

LES LARMES D'UNE MÈRE.

Reynald Altéma, MD.

Geneviève, une jeune femme de vingt-cinq ans était assise dans l'autobus faisant la navette entre Montclair, New Jersey, et Manhattan ; sa destination était Nyack dans l'état de New York pour aller rejoindre son époux haïtien et son premier fils. Ce voyage tant anticipé se révéla un parcours douloureux. Elle pleurait sans cesse et les larmes ruisselaient avec un flot constant, le goût d'une eau très salée. Ce débit balayait le cumul des ressentiments des déceptions vécues. En effet elle se sentait au plus bas niveau de son existence comme la lie d'un vin, le marc d'un café ou un grain de poussière. Elle avait un chapelet en mains qu'elle égrenait à plusieurs reprises pour essayer de nettoyer son âme, d'éclaircir sa pensée, d'ouvrir le passage vers la lumière et de laisser les ténèbres en arrière. Ces ténèbres dont elle n'était pas fière et qui faisaient partie de sa vie récente l'avaient souillée et elle voulait se racheter et repentir en récitant une prière de contrition et en répétant *mea culpa, mea maxima culpa*.

Prise dans la tragédie de deux époux qui l'aimaient aveuglément, une fois de plus elle était victime de sa beauté naturelle, son salut aussi bien que son châtement. Les dix derniers mois furent les pires de sa vie. Elle était prise entre l'enclume et le marteau. Angoissée, honteuse, elle était devenue insomniaque, passant plusieurs nuits blanches, ne sachant que faire avec le bébé qu'elle portait alors dans sa matrice. Elle devait choisir entre deux époux, autrement dit, briser le cœur d'un des deux.

Ce jour morne comme un enterrement, qui débuta avec un tapis de nuages grisâtres comme la cendre pour ensuite s'envelopper d'une neige garnie d'un amas de flocons de neige épais rendant le trafic difficile aggravait sa situation de désespoir. Cette atmosphère maussade l'accula dans une disposition d'esprit lamentable. L'amertume et la panique étaient ses seuls compagnons de voyage. Pour aller de l'avant, elle n'avait d'autre choix que de réfléchir sur le passé. C'est ainsi qu'elle passa en revue les cinq dernières années de sa vie. Ce retour en arrière avait l'intensité d'une flamme vive, retraçant la trajectoire des hauts de joie et des bas de douleur très pénible, déroutante, quotidienne. Il y a eu beaucoup plus de bas que de hauts. La dernière décision prise fut la plus existentielle de sa vie et sans doute la plus pénible. En guise de libération d'une pénitence, pour le moment elle se sentit dans la position indicible, indésirable, déprimante, mais surtout inaltérable de sortir de Charybde pour tomber en Scylla.

Dotée d'un corps bien galbé, d'un visage en ovale imitant celui d'un ange, d'yeux marron, d'un nez camus, de lèvres bien pigmentées, l'ensemble offrant une mine gaie telle en un sourire permanent. Connue comme *Ginou gwo dada* par ses admirateurs pour ses fesses bien angulées, cette demoiselle qui faisait toujours tourner les têtes, était courtisée constamment. Elle avait épousé son premier et unique chou, Gérard, qu'elle connaissait dès l'école primaire. Elle avait l'âge tendre de vingt ans et était en pleine grossesse. La robe blanche vêtue pour cette cérémonie, la lune de miel après, et la naissance du bébé cinq mois plus tard figurent parmi les jalons importants, les cimes inoubliables qui gonflent toujours la poitrine et palpitent le cœur de joie rien qu'à y penser. Cet adorable bébé garçon avait son visage et le corps de son père, un costaud. Trois mois après l'accouchement, elle reçut une offre de bourse d'études en mathématiques aux États-Unis à *Uppsala College*, East Orange, dans l'état de New Jersey. Les huit mois de vie conjugale avec Gérard restaient toujours une époque de bonheur simple... Ces souvenirs sacrés jouaient le rôle de réconfort ou de talisman émotionnel dans ses moments d'épouvante. Le départ pour l'Amérique avait un goût aigre-doux. C'était une aubaine d'épanouissement avec un prix d'entrée assez onéreux, l'éloignement de sa famille. Elle restait en campus et échangeait des lettres constamment

avec Gérard pour adoucir sa solitude et soulager son chagrin. Cependant après le premier semestre, l'université ferma ses portes à cause de difficultés financières.

Ce fut sa première déception de la vie. Ce jour-là fut aussi sombre que ce jour d'aujourd'hui, excepté qu'il pleuvait et que l'orage grondait alors. C'était une pluie fine à n'en pas finir, contrairement aux averses tropicales, fortes, mais qui cessent pour céder la place au soleil et calmer les nerfs. La persistance de cette pluie ne laissait aucune lueur d'espoir et provoquant plutôt une certaine amertume. Cette neige jouait le même rôle et causait le même effet. La fermeture de l'université porta la jeune femme à faire face à une pénurie d'argent, dans ce pays froid et du jour au lendemain elle devint susceptible de perdre son visa d'étudiant. Aux abois, elle acheta un quotidien local pour s'enquérir des offres d'emploi. Elle trouva une offre dans la ville avoisinante, Montclair, pour une position de serveuse. Elle prit un taxi pour aller prendre connaissance des modalités de ce boulot, ayant à peine cinquante dollars comme fortune.

Dans un anglais limité, « Je suis disponible ... et j'ai besoin d'un boulot ».

« Je détecte un accent haïtien. Êtes-vous d'Haïti ? Moi, je suis Canadien. Je serai ravi de vous embaucher, car j'aurai une personne à qui communiquer en français ».

Geneviève fut heureuse de pouvoir gagner du pain d'autant plus qu'elle avait beaucoup de pain sur le plancher. Le gérant qui l'embaucha, Gaétan, était très loquace ; son aîné de vingt ans, avec un embonpoint, chauve, et grégaire. Très gentil, il lui permit de travailler autant que possible, incluant des heures supplémentaires.

« Mademoiselle Geneviève » ...

« Non, je vous corrige, madame Geneviève ». Ainsi elle lui informa de son état civil et de son éloignement de sa famille, pensant que cela pourrait dissiper toute ambiguïté sur sa boussole sentimentale. Grande fut sa surprise lorsqu'un jour, sans préavis il lui souffla aux oreilles, « Serait-il un affront de vous offrir une gerbe de fleurs » ? Il fuyait le regard de la jeune femme, fixant le sol en murmurant ces mots, et faisant les cent pas.

« Je le regrette, mais je suis une dame mariée ».

D'habitude très loquace, ce jour-là le Canadien s'abstint de s'exprimer avec aise, gagné par le rougissement devant ce refus. Quelques jours plus tard, « Cette dame que vous voyez là-bas, elle est une doyenne à *Montclair State University*. Je peux vous donner un tuyau avec elle », dit-il en souriant. Dans la nécessité de s'enrôler à une université, elle ne put se permettre de rater une telle opportunité. Elle passa un examen de calcul intégral avec brio et elle fut admise, cette fois sans aucune bourse pour les études. Mais de ce fait, elle se trouva dans la position délicate de redevance envers Gaétan qui malgré l'état civil de Geneviève ne cessait de la combler d'attention et de cadeaux. N'ayant pas la résidence permanente, elle n'eut qu'un accès très limité aux soutiens financiers dans une école publique. Elle dut continuer à travailler au restaurant pour subvenir à ses besoins. Endettée jusqu'au coup deux ans plus tard, elle eut du mal à refuser une offre de Gaétan, « Je t'aiderai à obtenir la résidence permanente en t'épousant. Tu ne me devras rien en retour ». Son mari en Haïti, Gérard, accepta cette situation avec l'assurance que ce ne serait qu'un arrangement d'affaires sans lien sentimental.

C'était supposé être un arrangement de convenance de sa part pour sa survie. « Combien cela va me coûter » ? Une question rhétorique puisqu'elle n'avait pas les moyens financiers pour payer pour une telle transaction.

« Rien en argent. Je le fais uniquement pour t'aider parce que mon cœur ressent des sentiments très forts pour toi ». Il y avait quand même un bémol. « Si nous n'habitons pas ensemble, comment puis-je signer un document qui dit que nous sommes un couple ? On ne doit pas laisser de soupçon et ainsi il sera chose facile d'obtenir la résidence permanente ». Gaétan qui

était amoureux de la dame, insistait pour une vie en couple. Il était tendre avec elle et la choyait d'attention et de cadeaux. Elle céda à contrecœur, car elle ne l'aimait pas ; ainsi de la pointe des pieds légèrement touchant le sable, elle débuta un enlèvement. Elle prit cette décision avec l'assentiment de Gérard. L'entente tacite était d'éviter de contacts physiques entre eux. Une fois sous le même toit, Gaétan exigea ses droits nuptiaux tour à tour par supplication en proie d'un amour aveugle et par menace à cause de jalousie folle dans une tactique de contraindre pour convaincre sous la guise d'un gant de velours. Pour compléter cette tragédie, elle eut à faire face à un homme possédant une libido vorace en apposition à une éjaculation précoce.

La décision de partager le même lit avec Gaétan fut regrettée aussitôt prise. C'était l'ouverture et l'entrée dans les ténèbres. Elle ne pouvait l'avouer à Gérard qui était jaloux. Elle insista d'utiliser la capote comme méthode de contraception en soulignant ses études et l'interférence qu'une grossesse présenterait. Le coït avec Gaétan était un acte mécanique de courte durée, dépourvu d'érotisme ensorceleur. Ginou le considérait comme une pilule amère à avaler et fort souvent se comparait à une prostituée, accélérant sa résidence dans les ténèbres. C'était un état d'âme connu d'elle seule. Elle ne pouvait en parler à personne. Elle avait honte de sa situation. De surcroît, Gaétan était très gentil et agissait comme un époux idéal.

Gaétan qui était au courant de la première liaison de sa femme n'offrit aucune opposition lorsqu'il apprit que son premier époux de celle-ci, Gérard, était arrivé aux États-Unis deux ans après leur acte civil. Il acquiesça lorsqu'elle proposa de l'aider financièrement à faire un arrangement similaire au leur pour régulariser son statut légal au pays. Il n'eut aucune remontrance à lui faire lorsqu'elle demanda à aller voir son premier-né qui était venu un an plus tard. Elle venait de terminer ses études. Avant d'aller rendre la visite au premier-né, ils eurent une copulation courte comme d'habitude, sans excitation sensuelle pour elle. La capote ce soir-là se déchira pendant son orgasme. Un mois plus tard, elle rata ses règles qui étaient régulières comme l'horloge.

Le dilemme ne s'arrêtait point là. Elle redécouvrit l'ivresse de faire l'amour avec un homme ingambe sexuellement lorsqu'elle rencontra son premier époux. L'énigme, la torture mentale furent qu'elle ne savait pas qui était le père de ce bébé. Pieuse qu'elle était, l'avortement ne fut point une option. Ce bébé serait son deuxième et elle aurait le même amour pour lui que pour le premier avec qui elle n'eut qu'une brève période d'attachement. La rencontre avec ce premier bébé l'avait remuée tant qu'elle avait décidé de rompre la charade avec le deuxième époux pour son bien psychique et son amour-propre après la naissance du bébé. Geneviève passa neuf mois de grossesse comme au purgatoire. Durant le premier trimestre, elle vomissait souvent et fut même déshydratée parfois. Ce fut un calvaire à plusieurs niveaux. Pendant la durée de la grossesse, elle évita de voir Gérard par crainte évidente et trouvant toujours des excuses. Elle pensait nuit et jour à son avenir, non avec Gaétan, mais avec Gérard, le seul homme qui commandait son cœur et pour lequel elle obtempérerait de hue et de dia.

La naissance du bébé, loin d'être le nœud gordien soudant une relation, dégénéra en chant du cygne de leur vie nuptiale, un cantique dysphonique plutôt qu'une symphonie, un amour à sens unique, une situation avec une répartition ou une couverture asymétrique, donc malsaine. La vue du bébé dénoua l'intrigue. Que la tergiversation fût de longue durée comme de janvier à décembre, le dénouement fut aussi court que la traversée du trente-et-un décembre au premier janvier.

« Gaétan, en toute franchise mon cœur ne rejoint pas le tien. Nous devons cesser notre liaison ».

« Je ne veux ni ne peux considérer de vivre sans toi ». En disant ces mots, ses yeux devinrent mouillés. Elle évacua la chambre conjugale. Méprisé, jaloux, courroucé, heurté, « Je te donne la liberté à une condition. Tu dois donner le bébé en adoption. Je ne pourrai pas vivre sachant

que tu vivras avec un autre homme avec mon fils ». Il énonça ces mots sur un ton sans réplique pour masquer un cœur gros et fragmenté en mille morceaux. Le cœur de Geneviève était coupé en deux, car elle ne pouvait demander à Gérard d'accepter un fils né d'une telle union avec un teint aussi clair que Gérard était noir. Au minimum ce serait une source de discorde permanente et l'enfant serait malheureux, cible de taquineries par les mauvaises langues de tout âge, car la différence serait trop apparente d'une part. D'autre part, elle aurait à expliquer qu'elle partageait le même lit avec Gaétan, une vérité sulfureuse. Cependant, l'idée de délaisser sa progéniture et de la donner en adoption était une notion étrange et étrangère à sa culture.

Gérard habitait à Nyack, un petit village sur la rive est du fleuve Hudson et l'attendait avec hâte. Son fils, le premier-né, ne demandait mieux que de se blottir contre sa mère. Cette image de bonheur à portée de main serait censée remplacer l'amertume qui s'emparait d'elle, mais le prix pour ce bonheur était énorme. Elle n'avait que le choix de délaisser le nouveau-né. Elle ne put comprendre pourquoi Gaétan avait pris cette décision. L'enfant serait mieux avec son père, elle pensait. La séparation avec la chair de sa chair est une sentence cruelle, inhumaine. Élever un enfant dans un environnement malsain socialement serait une guerre d'usure, un supplice quotidien, une torture physique aussi bien que mentale. Le mal était infini entre ces deux choix cyniques.

Le chapelet, les larmes, et les paupières bouffées attirèrent l'attention du passager assis à côté de Ginou, un vieillard avec une canne pour la déambulation et un peu sourd, n'ayant pas ses prothèses auditives. Il ne posa pas de question, car il comprit que ce serait difficile d'entendre et ce serait très indiscret de lui demander de parler à haute voix. Il fit mieux, il prit sa main et lui dit en la regardant avec un air paternel, « Ta douleur passera avec le temps, le grand guérisseur des maux du cœur. »

Elle le regarda, essaya de sourire. Alors, il lui pressa la main fortement et lui dit, « Nous portons tous une croix sur nos dos, nul de nous sommes tous deux coupables, il n'y a jamais un fardeau trop lourd pour nos épaules. Si nous avons survécu l'esclavage, nous pouvons tout accomplir. Prends courage et sois heureuse. » Il se leva à l'aide de sa canne et descendit de l'autobus. Elle tomba dans un profond sommeil et fut réveillée par le chauffeur à l'arrivée. Nulle surprise ne fut plus agréable que la vue de Gérard avec leur enfant pour l'embrasser et l'emmener vers un nouveau chemin pour débiter une vie nouvelle.